

BOURIGAUD Joseph

né Tilliers 17 avril 1827 d'un marchand  
frère d'Étienne, curé de La Romagne.  
études à Montigny sur Meuse et Cambrai.

tonsuré 1 juin 1844  
 mineur 17 mai 1845  
 sous-diacre 6 juin 1846  
 diacre 29 mai 1847 ) ansus

prêtre 16 janvier 1848 au collège de Cambrai.

à Cambrai: maître d'études 1847.

prof. de 8<sup>e</sup> en 1850, de dessin en 1851

- 1854 à 1857, à Paris, précepteur chez le peintre  
Émile Lafon. Il apprend la peinture.

- 1857 à 1860, il étudie la peinture à Rome.

- 1860 à 1867, à La Romagne, tantôt comme  
prêtre habitué, tantôt comme vicaire (11-9-1861  
et 30-11-1865). Il décore l'église.

- prend l'habit à Solesmes 12 août 1867  
profès 29 juin 1869.

- 20 décembre 1872, au monastère de Marseille,  
où il est sous-prieur.

- mars 1875, maître des novices à Solesmes.

- 10 octobre 1876, élu abbé de Liguacé.

bénédiction abbatiale 3 janvier 1877.

- fonde les monastères de Silos (Espagne) en décembre 1880, Pais en 1893, S' Wandrille en 1894

- septembre 1907, emmène ses moines en Belgique.

- août 1903, fonde le monastère de Chevrotogne (Belgique).

- 1906, offre sa démission le 18 avril; elle est acceptée le 23 juin

- décède à Chevrotogne 6 décembre 1910

S.B. 1911, p. 238

et 1912, p. 437, 459, 477

anjou Historique 1947, p. 138

circonstance, exécuté par les voix réunies des chantres et des chanteuses :

Honneur, amour au Pasteur de nos âmes !  
Son zèle ardent est béni du Seigneur.  
Gloire à Jésus qui, des plus pures flammes,  
Par sa prière anime notre cœur !

Pour le chant, les décorations, l'assiduité et le recueillement aux saints offices, la réputation de Beausse est depuis longtemps établie ; certes ce n'est pas la fête du 9 janvier qui en ternira l'éclat. Heureux curé, heureuse paroisse ! non, on ne pourra plus dire que vous êtes en retard. Vous ne le cédez à personne, en rien, de ce qui est beau, de ce qui est bien.

Patience, ami lecteur ; plus que deux mots. Il n'y a pas de belle fête sans lendemain : voilà pourquoi, le mardi 11, M. le curé de Beausse réunissait à sa table les confrères du voisinage, le curé et le vicaire de Villedieu, sa paroisse natale, et un certain nombre de prêtres, ses compatriotes. Rien ne manqua de ce qui peut faire le charme de ces agapes fraternelles : belle humeur et parfaite cordialité. Le menu, sans être pantagruélique, était abondant et de bonne facture. Et les toasts, et la réponse ? Tout cela fut aussi délicat que spirituel. Toast de M. l'abbé BouSSION, curé du Mesnil, au nom du doyen empêché ; toast de M. l'abbé Courbet, comme condisciple ; toast de l'abbé Thomas, comme compatriote ; toast du petit vicaire de la paroisse ; délicieuses variations sur un thème unique, où le doux se mêle au grave, le plaisant au sévère, pour former un ensemble harmonieux fait à souhait pour le plaisir de l'esprit et du cœur ! A ces toasts, ajoutez la lecture d'un télégramme, arrivé au milieu du dîner, et qui a bien sa signification. Il est signé de sept séminaristes des paroisses voisines. Ce sont des vœux et des remerciements. C'est que, à l'époque des vacances, le presbytère de Beausse est le rendez-vous légendaire de tous les séminaristes de la contrée. C'est que, nulle part, ils ne trouvent hospitalité plus franche, plus simple, plus cordiale ; c'est que nul, mieux que le curé de Beausse, ne sait se faire tout à tous, grave avec les anciens du sanctuaire, jeune et gai avec la jeunesse lévitique. A cela, quoi d'étonnant ?

Le cœur jamais ne sut vieillir !

P. M.

### Ligugé. — Noces d'or d'un Angevin

Tout le monde sait quelles heureuses transformations a subies l'antique monastère de Ligugé depuis quelques années, envers et contre toutes les difficultés des temps. C'est la bénédiction manifeste de saint Martin sur son successeur, le révérendissime Dom Bourigaud, dont la paroisse, unie à l'abbaye, célébrait les noces d'or sacerdotales dimanche dernier.

Malgré son caractère tout intime, cette fête, à laquelle l'extrême réserve et la modestie religieuse du révérendissime jubilaire n'avaient voulu laisser donner aucun éclat ni retentissement extérieur, n'en avait pas moins un cachet grandiose et touchant.

L'église, décorée comme aux jours des belles fêtes de Saint-Martin, remplie comme aux grandes solennités, voyait se déployer les pompes liturgiques dans tout leur plus brillant appareil. L'orgue, les chants si suaves et si puissants des voix monastiques, les allocutions si pleines d'à-propos, tout répondait à la jubilation des moines fêtant leur père spirituel. Au nom de la paroisse, une parole délicate félicitait et remerciait le révérendissime abbé de la fécondité de son sacerdoce, rehaussé d'une prélature qui avait permis d'organiser sous son initiative ou avec ses conseils et ses encouragements, les œuvres si profitables à la prospérité matérielle ou spirituelle de la population. Puis, une instruction de haute allure, par le R. P. Besse, sur la nécessité et le rôle du sacerdoce dans la société.

Le soir, les cloches s'harmonisaient avec le chœur d'action de grâces du *Te Deum*. Après quoi, les groupes formés des députations des œuvres paroissiales félicitaient celui qu'on appelle le Bon Père Abbé et demandaient la dernière bénédiction de cette journée de prière. C'est dans les salles du patronage que devait se terminer cette démonstration populaire, au milieu des chants et des compliments de ces hommes et braves jeunes gens qui sont vraiment l'élite de Ligugé.

Nous ne dirons rien de ce que nous n'avons pu voir que très discrètement à l'intérieur du cloître. Tapis et jardins fleuris, plein ce vieux logis qui, au milieu des constructions nouvelles, garde l'honneur de donner accès aux appartements du vénérable jubilaire. On sentait que la joie d'actions de grâces avait débordé du cœur du Père dans celui de ses fils. La paix, la poésie, la jubilation rayonnent sur les figures silencieuses qu'on rencontre. On sentait dans ce milieu religieux la charité unie à la piété filiale, pour créer cette force qui résiste à toutes les secousses qui s'attaquent si violemment aujourd'hui aux institutions jadis les plus respectées des âges de foi.

---

---

## VITICULTURE

### La vigne en fuseau de l'aumônier de Sainte-Anne près Saumur

Nous avons été heureux de trouver dans l'*Echo Saumurois* l'article suivant dû à la plume d'un homme compétent et rendant justice au talent spécial d'un ecclésiastique du diocèse. De tout temps l'Eglise a encouragé les travaux des champs ; car il est écrit que Dieu a placé l'homme sur la terre pour qu'il la travaillât, *ut operaretur eam*. Une grande partie de l'Europe a été défrichée par des moines. Aujourd'hui encore, au Canada, ce sont des moines, une colonie angevine de la Trappe de Bellefontaine, qui fertilisent d'immenses terrains restés jusqu'ici stériles. En faisant progresser l'art de la viticulture, M. l'abbé J. Voleau est donc resté en pleine tradition ecclésiastique, et il faut se féliciter de voir surgir, de temps en temps, dans les rangs du clergé, des hommes si entendus et si utiles.

*N.-B.* — MM. les Rapporteurs sont priés de borner leur exposé à vingt minutes environ, de manière à permettre la discussion de se produire sur les points indiqués par eux. Les conclusions seront votées sous forme de vœux.

(*Dimanche 12 mars*)

Matin. — 9 heures à 11 h. 1/2 : Étude et discussion des problèmes actuels à la Séparation de l'Église et de l'État.

SÉANCES GÉNÉRALES DU SOIR

(*Le vendredi 10 et samedi 11 mars*)

Soir. — 8 heures : La séance générale du vendredi soir se tiendra au Cirque-Théâtre ; celle du samedi soir, au Palais des Facultés.

Les discours seront prononcés : le vendredi, par M. de Lamarzelle, sénateur du Morbihan ; le samedi, par B. Merlier de Vauplane, avocat au Barreau de Tours, ancien bâtonnier.

CÉRÉMONIES RELIGIEUSES

Le jeudi, à 8 heures du soir, à la Cathédrale, ouverture du Congrès. Allocution de Monseigneur l'Évêque, procession et salut solennel du Très Saint-Sacrement. Les Œuvres catholiques sont invitées à y assister avec leurs drapeaux.

Le vendredi et le samedi, à 7 h. 1/2, messe pour les congressistes, célébrée par Monseigneur l'Évêque d'Angers, dans la chapelle des Facultés catholiques ; à 5 heures du soir, salut dans la même chapelle.

Le dimanche, à 7. h 1/2, messe de communion dans la chapelle des Familles catholiques. La messe sera célébrée par l'un de NN. SS. les Evêques, qui prononcera une courte allocution ; à 3 heures de l'après-midi, vêpres pontificales chantées par Mgr Grellier, évêque de Laval. Discours de clôture prononcé par Mgr Arlet, évêque d'Angoulême. Salut solennel.

*N.-B.* — Les Œuvres catholiques sont invitées à assister à la cérémonie avec leurs drapeaux. La quête sera affectée aux frais du Congrès.

### Décès dans le Clergé

Nous avons le regret d'apprendre la mort du R. P. Dom Joseph Bourigault, second abbé de l'abbaye de Saint-Martin-de-Ligugé. Né à Tilliers le 17 avril 1821, il avait fait ses études au collège de Combrée. Après avoir terminé ses études au Grand-Séminaire, il retourna comme professeur à Combrée. Il fut ensuite nommé vicaire à La Romagne où son frère était curé et où il demeura six ans. C'est à lui qu'on doit les magnifiques fresques qui ornent les églises de la Romagne et de Chavagnes-les-Eaux. Se sentant appelé à une vie plus parfaite, il quitta le monde pour suivre la règle de saint Benoît au monastère de Solesmes. Après quelques années passées dans cette maison, il fut nommé maître des novices à Saint-Martin-de-Ligugé, puis il devient Abbé de ce

dernier monastère. Forcé par la persécution de quitter la France, il se réfugia à Chevetogne, en Belgique. C'est là qu'il est mort pieusement le 6 décembre 1910, dans sa 90<sup>e</sup> année.

### Béatification de Noël Pinot

Des renseignements puisés à bonne source permettent d'espérer que la S. Congrégation des Rites examinera dans le courant de cette année le procès ordinaire de Béatification de Noël Pinot, curé du Louroux-Béconnais, décapité pour la foi, le 21 février 1794, sur la place du Ralliement.

Prêtres et fidèles du diocèse d'Angers, nous nous ferons un devoir de prier pour le succès de cette cause qui doit nous être chère entre toutes.

A la demande de M. Hertzog, postulateur des causes des martyrs angevins, à Rome, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque recommande la récitation de la prière suivante :

« Seigneur Jésus, qui êtes le Souverain Prêtre et la gloire de ceux que vous associez à votre sacerdoce éternel, daignez manifester la puissance d'intercession de votre fidèle serviteur, Noël Pinot, afin que la Sainte Eglise puisse le glorifier en le proclamant Bienheureux et en le proposant à la vénération publique du peuple chrétien.

« Eclairez et fortifiez vos prêtres, en ces jours mauvais ; rendez-les comme lui, invincibles dans la foi. Accordez aux fidèles la grâce de mieux connaître leur religion et de la mieux pratiquer. Affermissez dans les familles la fidélité à tous les devoirs, le respect et la docilité envers les pasteurs. Préservez l'enfance et la jeunesse de tant de périls qui menacent leurs croyances et leur vertu ; déjouez les complots de ceux qui veulent les arracher au sein maternel de l'Eglise. Bénissez enfin et couronnez de succès les apostoliques labeurs de tous vos ministres, en vue de restaurer dans notre chère France le règne de votre divin amour. Ainsi-soit-il ! »

(50 jours d'indulgence.)

\* \* \*

M. L. Delattre, libraire, 26, rue Saint-Aubin, à Angers, vient d'éditer cette prière, ainsi qu'une très belle image représentant le supplice du Serviteur de Dieu. — L'image et la prière : 0 fr. 15 ; la douzaine : 1 fr. 60 ; avec bordure or : 0 fr. 20 ; 1<sup>re</sup> douzaine : 2 francs. — La prière seule : 0 fr. 05 ; le cent : 1 franc.

### Vol sacrilège à Doué-la-Fontaine

L'Eglise de Notre-Dame de Doué vient d'être profanée par un sacrilège dont on recherche activement les auteurs.

M. le Curé en ouvrant le tabernacle mardi matin, s'aperçut que les deux ciboires et la custode avaient été pris avec les hosties qu'ils contenaient. Il n'a pu retrouver trace des Saintes Espèces qui ont été évidemment volées avec les ciboires. Dans quel but ? Question qu'on se pose avec effroi.

sous la direction des maîtresses religieuses et dévouées, grandit en science et en sagesse et puise dans le bienfait d'une éducation foncièrement chrétienne toutes les énergies d'une âme fortifiée contre le mal !

Aux vêpres, l'assistance fut celle des grandes fêtes. Beaucoup d'hommes avaient fait leurs Pâques le matin même, et le soir ils venaient demander à Jésus la grâce de lui rester fidèles.

Mais voici l'heure des petites réjouissances qui doivent clore une si belle journée. Si c'est la fête du Protonotaire Apostolique, c'est aussi la fête du vénéré Pasteur. Quel plaisir de voir ranger autoar d'une estrade en plein air tous ces petits blondins qui viennent, des fleurs dans la main et des sourires sur les lèvres, débiter, à qui mieux mieux, de gracieux compliments ! Oui nous vous applaudissons, chers petits anges, dont la voix enfantine dit des choses qui s'harmonisent si bien avec la pureté de votre cœur et la candeur de votre âge !

Sonnez trompettes ! C'est du délire, et en voyant tous ces visages épanouis, je me dis : Qui donc ose écrire que la religion rend triste ! Les chrétiens groupés autour de leurs prêtres ont seuls le secret des vraies joies et des plaisirs innocents.

Nous applaudissons les tout petits, et nous applaudissons les grands, ce petit meunier et ce petit charbonnier qui se donnent une accolade si fraternelle, ces chantres qui exécutent avec tant de goût la cantate appropriée aux circonstances, le triomphe de La Méritré et du Curé.

Pourquoi les plus beaux jours  
Sont-ils donc les plus courts !

Je me rappelais cette plainte au soir de la Quasimodo ! Un feu de joie, la Flambée dont parlait Pierre l'Ermite le matin même dans la *Croix*, éclaire toute la cure et les enfants rondent autour du brasier. M. le Curé est heureux. Dans son cœur, il prie la Vierge du Moulin qui protège La Méritré de garder pour le ciel tous ces enfants qu'il aime. Cette scène me ravissait. Vive M. le Curé, crient les petits sourds-muets à qui une sœur intelligente apprend si bien à parler. Avec vous, chers petits, nous redisons de tout cœur : Vive M. le Curé et vive M<sup>sr</sup> Pessard !

X...

### Dom Bourigaud, abbé de Saint-Martin de Ligugé

Beaucoup d'Angevins ont connu le R<sup>mo</sup> P. Bourigaud, qui fut abbé de Saint-Martin de Ligugé et qui est mort en exil à Chevetogne, au diocèse de Namur, le 6 décembre 1910. Un de ses frères en religion, Dom Émile Augouard, vient de lui consacrer une très intéressante notice biographique. Le vénéré défunt était né à Tilliers, dans notre diocèse, le 17 avril 1821. Peu de vies ont été mieux remplies que la sienne. Elle a eu, dit son biographe, deux périodes très distinctes, une vie dans le monde et une vie dans le

cloître. Nous donnerons, en l'empruntant à son biographe, toute la partie qui concerne sa vie en Anjou. Elle pourrait s'intituler une vie de prêtre, de professeur et d'artiste.

Petit-fils de René Bourigaud, l'un des Vendéens mis à mort avec le général d'Elbée, à Noirmoutier, et petit-cousin du capitaine vendéen Jacques Vandangeon, dit Jacques le sabreur, qu'il connut et visita plus d'une fois chez lui, à Yzernay, notre Père Abbé a été, avec toute sa parenté, une preuve manifeste que le sang des martyrs demeure, aujourd'hui comme aux jours de Tertullien, une semence de chrétiens, disons aussi de prêtres, de religieux et de religieuses.

Baptisé à Tilliers, le mercredi-saint 18 avril, lendemain de sa naissance, il fut nommé Joseph, du nom de deux grands et saints Patriarches. Était-ce comme un présage de ses paternités futures ? Premier du catéchisme, il fit une bonne première communion, à Tilliers également. Mais il fut confirmé à la Regrippière, au diocèse de Nantes, par M<sup>sr</sup> de Hercé, M<sup>sr</sup> Montault, d'Angers, étant déjà malade. Après avoir été élève de l'instituteur et du vicaire de sa paroisse natale, il passa à Pont-de-Moine, tout près de Montfaucon. Là, dans la maison historique d'Angélique Desmelliers, l'héroïne vendéenne que le général Marceau n'avait pu, malgré tous ses efforts, arracher à la guillotine, un prêtre, l'abbé Pierre Baudry, avait fondé un petit collège. Notre jeune étudiant y demeura deux ans, faisant quelques progrès dans l'étude du latin. C'est alors qu'il entra en relations avec le neveu du Supérieur, Charles-Théodore Baudry, depuis prêtre de Saint-Sulpice et évêque de Périgueux, et avec François-Benjamin Richard, qu'il reverra, bien longtemps après, archevêque de Paris et cardinal.

Après un examen subi devant M. Régnier, l'un des vicaire-généraux de Mgr Montault, destiné, lui aussi, à un siège archiepiscopal et au cardinalat, Joseph Bourigaud entra définitivement, comme son frère aîné, dans la carrière ecclésiastique. Nous le retrouvons donc, de la cinquième à la rhétorique, au Petit-Séminaire de Combrée, sous le supérieurat de M. Louis Levoyer ; puis, pour la philosophie et la théologie, au Grand-Séminaire d'Angers, sous Messieurs de Saint-Sulpice (1). Saluons respectueusement :

(1) Parmi les condisciples de D. Bourigaud à Combrée, nous pouvons citer dès maintenant : Boré, l'orientaliste, Lethielleux, le grand libraire catholique, MM. Alexis Chevalier et Raoul de la Perraudière, commandeurs de l'Ordre de Saint-Grégoire, le chanoine Bodaire, curé de la cathédrale d'Angers, le chanoine Bougère, curé de Saint-Pierre de Cholet, M. P. Chevallier, curé de Combrée, le P. Bréhéret, le saint missionnaire des îles Fidji, préfet apostolique, et, surtout, deux amis plus intimes, le chanoine Guillet, curé-doyen de Noyant, et dom Émeric Follenfant, futur bénédictin lui aussi, qui mourra curé de Solesmes. — Au Grand-Séminaire d'Angers, D. Bourigaud retrouva les abbés Bougère, P. Chevallier et Guillet, auxquels nous devons ajouter l'abbé Clémot, autre futur missionnaire, le chanoine Faucheux et les deux futurs sulpiciens, Charles Lemesle et Léon Richou.

Dans une note qui figure à la fin de son volume l'auteur semble ne pas croire que Eugène Boré, né en 1809, ait été le condisciple, à Combrée, de Joseph Bourigaud, né en 1821. Il est plus probable, en effet, que ce condisciple fut Léon Boré, frère cadet de l'orientaliste (N. de la R.).

M. Desgarets, ou comme on l'appelle, « le bon Père Desgarets », supérieur du Grand-Séminaire, vicaire général et directeur personnel de M. Bourigaud, comme jadis, de M. Couturier ; après M. Desgarets, son premier collaborateur, M. Gougis, de très pieuse, mais très scrupuleuse mémoire ; M. Dupont, professeur de philosophie, puis de théologie dogmatique, resté célèbre en Anjou, et à juste titre, par son traité très ultramontain *De Papatu...* Mais il nous faut en passer, et des meilleurs.

C'est à Angers que l'abbé Joseph Bourigaud reçoit de Mgr Angebault, second successeur de Mgr Montault, la tonsure, les Ordres mineurs et les deux premiers Ordres majeurs. Mais ce sera à Combrée, le 16 janvier 1848, que le bon évêque lui conférera le Sacerdoce. En effet, le Supérieur du Petit-Séminaire, M. Levoyer, a nommé et obtenu notre grand séminariste, encore simple diacre, pour le faire entrer dans le corps professoral, près de ses anciens maîtres, les Théodore de Beauvoys, les Pierre Coutant, les René Piou, les François Bellanger, les Charles Couturier, gloires de Combrée et de tout l'Anjou. L'abbé Joseph Bourigaud rencontra ensuite, en revenant à Combrée, des amis tels que François Batardièrre, dit : « le Père Batardièrre », ancien militaire devenu maître d'études ; René Clémot, un saint prêtre, maître d'études, lui aussi, qui prépare Joseph Bourigaud à la première Messe, et qui ira dépenser son propre zèle aux missions du Maïssour, dans l'Inde ; François Guillet successivement titulaire de plusieurs cours, par exemple du cours de sciences physiques et naturelles, et qui mourra chanoine honoraire d'Angers et curé doyen de Noyant. C'est avec l'abbé Guillet que l'abbé Bourigaud s'occupe de botanique dans ses moments perdus.

Mais parmi tous ces prêtres si remarquables à divers titres, nul n'avait été, nul ne devait rester plus uni à l'abbé Joseph Bourigaud que l'abbé Charles Couturier. Celui-ci avait été, comme professeur de cinquième et de quatrième, son premier maître à Combrée ; il devait être plus tard, à Solesmes, son Père Maître de noviciat, son abbé, son Supérieur général. En attendant l'avenir, que Dieu seul pouvait connaître, le futur abbé de Solesmes, successivement maître d'études, professeur de cinquième, de quatrième et de troisième, occupait la chaire d'histoire, dont il était le premier titulaire à Combrée. Le futur abbé de Ligugé devint, de son côté, maître d'études ou surveillant, professeur de huitième, et, tout à fait providentiellement, de dessin. Parmi les élèves qu'il eut en huitième, nous en rappellerons trois, dont il nous a souvent parlé : l'un à qui, de Rome, il procurait des reliquaires, M. le comte Charles Lair ; Georges Legeay, qui devait être bénédictin et organiste à Solesmes ; enfin, Augustin-Hubert Juteau, qui devait venir s'asseoir sur le siège épiscopal de saint Hilaire, à Poitiers, quand son ancien professeur serait déjà assis sur le siège abbatial de saint Martin, à Ligugé. L'abbé Bourigaud eut encore pour élèves, au cours de dessin, l'abbé Gerfault, plus tard titulaire du même cours, qui mourut noyé à Saint-Nazaire,

encore simple diacre, et l'abbé Juhel de Kerlan, missionnaire, mort curé de Saïgon, n'étant âgé que de trente-trois ans (1).

Mais voici que M. Joseph Bourigaud passe non moins providentiellement du dessin à la peinture, à la grande peinture. Où va-t-il l'étudier ? A Paris d'abord, dans l'atelier et au sein de la famille éminemment chrétienne de Jacques-Émile Lafon, l'ami de cœur et le converti de Louis Veillot. M. Lafon donne des leçons de peinture à l'abbé Bourigaud, et l'abbé Bourigaud, à son tour, donne des leçons élémentaires aux enfants du maître. Celui-ci avait alors quatre enfants, une fille et trois fils. Vers la fin du séjour de l'abbé Bourigaud à Paris, Dieu donna à M. Lafon un quatrième fils, et ce fut l'abbé qui fit le baptême. Or, de ces quatre fils, deux furent bénédictins avec l'élève de leur père, et les deux autres zouaves pontificaux. Quant à la fille, elle ne le cédait en rien à ses frères, paraît-il. Voilà pourquoi, lorsqu'elle accompagna son père à Rome, où M. Lafon venait faire le grand tableau de la *Bataille de Mentana*, qui figure encore au Vatican, Pie IX se plut à la surnommer, dans l'harmonieux langage d'Italie, « le troisième zouave de la famille ». Elle a, du reste, épousé un ancien zouave.

Si nous nous attardons à parler de cette famille, c'est qu'elle a tenue dans la vie de notre Père Abbé, pendant plus de cinquante années, une place d'honneur, place parfaitement méritée et qu'elle lui a procuré la connaissance et l'amitié de Louis Veillot. Les amis de nos amis devenant facilement nos amis. Louis Veillot devint un ami de l'abbé Bourigaud, et l'abbé Bourigaud un ami, un admirateur, à la fois ardent et réfléchi, de Louis Veillot. Aussi regrettons-nous de ne pouvoir faire connaître ce que cette amitié illustre inspira à notre prêtre-artiste, à l'abbé de Ligugé.

De Paris en Italie, pour un peintre qui desire se perfectionner dans son art, il n'y a pas loin. M. Joseph Bourigaud, poussé par son maître, va donc en Italie. Il y séjourne, nous apprend une note écrite de sa main, du 11 novembre 1857 au 30 mai 1860, partageant son temps entre les églises et les musées de Rome, et des principales villes de la Toscane et de l'Ombrie, apprenant par cœur, littéralement, les chefs-d'œuvre des Maîtres de toutes les Ecoles, aimant à s'entretenir avec des hommes comme le Père de Villefort, le Père Besson, Frédéric Overbeck, et M. de Rossi, contractant, à l'occasion, de nouvelles et longues amitiés, que la mort seule pourra briser. Ce séjour en Italie demanderait une étude à

(1). Désireux de nous faire une idée exacte de la vie de D. Bourigaud à Combrée, soit au temps de ses études, soit au temps de son professorat, nous avons, non sans peine, cherché à reconstituer le vieux Combrée d'alors, au point de vue du personnel. Puis, nous avons écrit à Combrée, afin qu'on eût la bonté de contrôler et de compléter nos renseignements. M. l'abbé Berthier, supérieur actuel, qui continue à Combrée les traditions de ses grands prédécesseurs, MM. Drouet, Levoyer et Claude, a daigné charger un professeur bien connu, M. l'abbé Timothée Houdebine, du soin de nous répondre. Aussi avons-nous reçu, au moment où ce premier article allait partir pour l'impression, des renseignements, les uns imprimés, les autres manuscrits, qui confirment les nôtres, mais en les complétant avec une surabondance et une précision vraiment incroyables. Nous tenons à remercier publiquement M. le Supérieur de Combrée et M. l'abbé Houdebine, de leur extrême charité à notre égard. — (E. AUGOUARD.)

part ; mais nous sommes contraint de nous borner. Puisque notre prêtre-artiste refuse d'accepter, d'où qu'elles viennent, les offres brillantes et séduisantes qui lui sont faites, quittons avec lui Rome et Pie IX : quittons Rome, la Ville Eternelle, qu'il reverra plus tard, plusieurs fois, mais à la hâte, et dont il pourrait dire, avec un pèlerin de son temps :

Roma mihi amor, amor mihi Roma.  
(Rome est mon amour, mon amour c'est Rome).

quittons Pie IX, ce Pape de son cœur, qu'il se glorifie, dans une lettre à ses amis de Paris, d'avoir vu plus de deux cents fois, et qu'il lui semblera, avant de mourir, voir revivre en Pie X !

Or, il existe au diocèse d'Angers, arrondissement de Cholet, canton de Montfaucon, un bourg, à la fois commune et paroisse, qui compte, vers 1860, de douze à treize cents âmes, et qu'on appelle la Romagne. Ce bourg est depuis bien des années la patrie d'adoption de la famille Bourigaud. Quoi d'étonnant ? C'est là que l'abbé Bourigaud aîné a été envoyé comme vicaire en 1835, aussitôt après son ordination. Vingt mois plus tard, en 1837, il en est devenu le curé, par suite de la mort du vénérable prêtre qui desservait la paroisse (1). Sa mère, devenue veuve, a quitté Tilliers pour venir habiter la Romagne, et y mourir. Sa sœur s'y est mariée avec M. Armand Denis, de la Romagne, dont il devint maire. C'est donc à la Romagne que l'abbé Joseph Bourigaud revient en quittant Rome et l'Italie.

Fixé officiellement à la Romagne, l'abbé Joseph Bourigaud, tantôt comme simple prêtre habitué, tantôt à titre de vicaire de son frère, baptise, confesse et catéchise les enfants, les humbles, les petits de toute catégorie : par l'exemple d'abord, puis par la parole et par des instructions préparées avec le même soin qu'au séminaire, mais aussi par la peinture. C'est alors qu'il réalise, dans toute la mesure du possible, des plans conçus à Rome, et qu'il décore de ses tableaux, et surtout de ses fresques, les murs de l'église de la Romagne, et de plusieurs autres églises du diocèse d'Angers (1860-1867). Un jour, avouons-le, il nous a recommandé de ne jamais parler de ses travaux artistiques : il nous en a donné de multiples raisons. Mais pouvons-nous n'en rien dire ? Si nous nous taisions, les pierres crieraient ; elles crient depuis quarante ans et plus, à la Romagne et ailleurs. Car Mgr Angebault, il est juste de le proclamer, après lui avoir conféré tous les Ordres, n'a jamais cessé de l'encourager dans ses attrait, ses aptitudes et ses travaux, et n'a vu qu'avec regret s'éloigner celui dont il semblait vouloir faire comme un peintre diocésain.

Voilà donc un homme à la fois prêtre et artiste qui, comme prêtre, exerce la direction des âmes, l'art des arts, et qui, comme peintre, fait de son art un sacerdoce, le tout pour peindre et représenter, sur les murs et dans les cœurs, les images de Jésus, de Marie et des Saints des deux Testaments ! N'est-ce pas là une vie déjà complète, ou à peu près complète ?

(A suivre.)

(1) M. Étienne Bourigaud, démissionnaire en 1892, est mort à la Romagne, le 22 août 1895.

Et voilà la mission finie. Comme il emporte tout, le temps l'a emportée dans sa course rapide, avec ces foules, avec ces fêtes, avec tout ce mouvement qui fait d'une paroisse en temps de mission une grande famille unie, bien vivante et en liesse. Nous avons repris notre train ordinaire. Est-ce le sommeil qui recommence? Sommes-nous déjà retombés dans l'ornière?... Non, la terre a été profondément remuée. Le bon grain a été largement jeté. Il germera et à l'heure voulue de Dieu, il donnera cent pour un. Beaufort se rappellera ses grandes et belles journées de sa mission de 1912 et, fidèle aux serments qui l'ont clôturée, il restera croyant, gardant à l'entrée du pays baugeois cette influence catholique que les ennemis de la religion sont obligés de lui reconnaître et qu'on lui envie.

O. R...

### Dom Bourigaud, abbé de Saint-Martin de Ligugé

(suite)

**HISTOIRE D'UNE VOCATION.** — Le 25 juillet 1867, en la fête de saint Jacques le Majeur, l'abbé Joseph Bourigaud quittait la Romagne pour Solesmes, et le monde pour le cloître. Et pourtant, s'il avait couvert de fresques vraiment belles le chœur et la grande nef de l'église de La Romagne, il n'avait pas fini de réaliser le plan grandiose qu'il avait conçu et préparé pendant son séjour en Italie : dans les petites nefs de l'église, de grands cadres vides attendaient et attendent toujours les magnifiques sujets dont il s'était promis de les remplir et de les orner. Notre prêtre-artiste renonçait-il donc, subitement et complètement, à la peinture, à cet art chrétien et religieux qu'il cultivait avec une sainte passion depuis quinze ou seize ans déjà, qui l'avait attiré de Combrée à Paris, et poussé jusqu'à Rome? En réalité, son départ n'était pas aussi précipité qu'on pourrait le croire, et nous avons des raisons pour dire qu'il ne renonçait pas d'une façon absolue à son art de prédilection. Notons, dès maintenant, que, le jour de son départ de la Romagne pour Solesmes, et sur le point de monter dans la voiture, il se trouvait encore sur ses échafaudages, s'occupant de son œuvre et de ses ouvriers. C'est de sa propre bouche que nous l'avons appris, et il nous l'a répété bien des fois. Pourquoi alors son départ pour le cloître?

L'homme vénérable et vénéré dont nous résumons la vie n'avait aspiré, jusqu'à son diaconat (1847), qu'à devenir prêtre, et à entrer ensuite dans le ministère paroissial, à l'exemple de son père aîné. Nous avons dit comment, sur le désir de M. Levoyer et le conseil de M. Desgarets, il était entré au Petit-Séminaire de Combrée, au lieu de rentrer au Grand-Séminaire d'Angers : son ordination au sacerdoce n'en avait été retardée que d'un mois.

Durant son second séjour à Combrée, notre prêtre-artiste s'était senti au cœur une autre vocation encore, et cette vocation dernière, en se greffant sur la vocation sacerdotale, devait avoir pour résultat de faire presque oublier la vocation artistique.

A Combrée, alors comme toujours, on n'était pas, on ne pouvait pas être religieux au sens propre et canonique du mot ; mais ami et grand ami des religieux. Tant et de si dignes religieux étaient déjà passés par la maison depuis son origine (1810) à titre de professeurs ou d'élèves, tout au moins de prédicateurs ou de visiteurs ? Le comte de Falloux n'avait encore conduit du Bourg d'Iré à Combrée ni Dom Guéranger (1), ni le Père Lacordaire, ni le Père Gagarin, que déjà Combrée se glorifiait de compter nombre d'anciens professeurs ou d'anciens élèves dans les principaux Ordres et Instituts religieux. Il y en a eu dans les grands Ordres contemplatifs et monastiques, chez les Bénédictins par exemple, et chez les Cisterciens ; dans les grands Ordres mixtes, appelés aussi Ordres Mendians, chez les Frères Prêcheurs, et chez les Frères Mineurs, soit Conventuels, soit Capucins ; dans les Instituts actifs d'origine plus moderne, chez les Jésuites, chez les Pères de Saint-Laurent-sur-Sèvre, chez les Picpussiens, chez les Maristes, etc., etc.

Evidemment, l'abbé Bourigaud, rentré à Combrée et devenu prêtre, ne devait pas manquer de s'émouvoir, tôt ou tard, en voyant tant de Combréens embrasser la vie religieuse. Quelque appliqué qu'il ait été d'abord à ses devoirs de surveillant, de professeur de huitième, ou de professeur de dessin ; quelque attiré qu'il ait été ensuite par l'art et la peinture, il entendit parler des Bénédictins de Solesmes, et de Dom Guéranger. Les Bénédictins ? Ils avaient paru en Anjou dès le siècle de leur père, puisque saint Maur, envoyé par saint Benoît lui-même du Mont-Cassin au diocèse du Mans, sur la demande d'un saint évêque, avait dû par suite de circonstances se tourner vers le diocèse d'Angers et s'était établi à Glanfeuil, appelé aussi de son nom Saint-Maur-sur-Loire. Entres autres monastères célèbres, les Bénédictins avaient fondé encore en Anjou, Saint-Serge d'Angers, dont la Révolution les avait chassés et expropriés, comme de partout, et qui avait fini par devenir le Grand-Séminaire. Les deux frères Étienne et Joseph Bourigaud y avaient fait leurs études philosophiques et théologiques. Mais il y avait déjà quelques vingt ans (1833), les Bénédictins avaient reparu en France, au monastère de Solesmes, dans le diocèse du Mans, tout voisin de celui d'Angers ; et Solesmes, fondée en 1010 comme simple prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Pierre-de-la-Couture, au Mans, était devenu depuis 1837, quatre ans seulement après sa restauration, une abbaye qui avait pour abbé Dom Guéranger. Solesmes et Dom Guéranger ! Deux noms dès lors inséparables, que la question de la Liturgie, cette œuvre de Dieu, comme l'appelle saint Benoît avait suffi à rendre illustres, mais que bien d'autres questions allaient rendre plus illustres encore. Or, Dom Guéranger avait fait une partie de ses études au collège ou lycée d'Angers, et il avait été ordonné diacre, à Angers encore, par le saint Mgr Mon

(1) La visite de Dom Guéranger à Combrée, avec M. de Falloux, date de 1863 (Cf. *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, par un moine bénédictin de la Congrégation de France, t. II, p. 276).

tault. De là, entre l'évêque et l'abbé des relations cordiales, qui avaient favorisé en Anjou l'éclosion de vocations bénédictines et un mouvement vers Solesmes. Mgr Angebault, il est vrai, crut devoir faire à ce mouvement, à cette « épidémie monastique (1) », comme il disait, une sérieuse et très longue opposition, et Pie IX dut intervenir en faveur des vocations. Mais rien n'empêchait les Angevins d'affluer à Solesmes auprès de Dom Guéranger. A l'époque où se place notre récit, l'Anjou avait déjà fourni aux Bénédictins de Solesmes quatre recrues remarquables, quatre excellents moines qui ne sont morts qu'à des dates très rapprochées de nous, et dont les noms resteront toujours en vénération dans la Congrégation bénédictine de France. Deux étaient nés dans la ville même d'Angers : Dom Gardereau, philosophe et prédicateur, ancien vicaire à Saint-Serge, chanoine honoraire, mort prieur de Solesmes en 1888 ; Dom Camille Leduc, plus tard Maître des Novices au Mont-Cassin, et fondateur des Servantes des Pauvres, à Angers, mort en 1895. Les deux autres moines, nés sur d'autres points du diocèse, avaient été élèves de Combrée, et tous deux devaient mourir également vers la fin du siècle, mais à Ligugé, avec Dom Bourigaud pour abbé. C'étaient : Dom Gourbeillon, plus connu sous le nom de Père Jean, moine, apôtre et artiste, missionnaire et sculpteur, l'un des quatre profès de la Congrégation (1895) ; enfin Dom Ferron qui, entré simple vicaire à Solesmes, devint l'un des quatre premiers restaurateurs de Ligugé, et mourut en 1893, après avoir été prieur près de quarante ans, sous la juridiction de trois abbés : Dom Guéranger, Dom Bastide et Dom Bourigaud. Il avait été, croyons-nous, condisciple du curé Bourigaud à Beaupréau et à Combrée ; en tout cas, il le connaissait et connaissait aussi son frère Joseph.

L'abbé Joseph Bourigaud était devenu professeur de dessin, et avait fait connaissance du peintre Lafon en 1851. Il était allé le rejoindre en Périgord, aux vacances de 1852, pour l'aider à décorer la chapelle de la Vierge, dans l'église jadis abbatiale de Brantôme. Une épidémie de petite vérole étant survenue, et le curé se trouvant absent, notre prêtre-artiste avait abandonné aussitôt la peinture, pour se consacrer tout entier à la visite des malades et à l'assistance des mourants. Il avait failli payer lui-même de sa vie son dévouement et son zèle, et n'avait échappé à la mort que grâce à Dieu et aux soins assidus de M. et de M<sup>me</sup> Lafon. Aussi ceux-ci le considéraient-ils comme un ami et un frère. On comprend qu'il ait été question pour lui de se fixer chez eux à Paris, dès qu'il lui serait permis de quitter Combrée. Mais, d'autre part, s'il était appelé à la vie bénédictine ! Un combat dut se livrer en son âme entre cette vocation et la vocation artistique. Quoiqu'il en ait été au juste, un jour, notre prêtre-artiste quitte Combrée, seul, et s'en va à Solesmes pour consulter Dom Guéranger sur le parti à prendre, sur la voie à suivre. Or, à son arrivée, le portier, Frère Tacide, le prévient que le Père Abbé va présider au Chapitre,

(1) *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, par un moine bénédictin de la Congrégation de France, t. I, p. 318.

immédiatement, une cérémonie à laquelle les hôtes peuvent assister. M. Bourigaud s'empresse d'accourir. Et de quoi s'agit-il ? De la vêtue d'un postulant. Mais quelle surprise ! Ce postulant est un prêtre également, un vicaire du diocèse d'Angers, un disciple de Combrée, un ami, Michel Alleaume ! « En l'apercevant là, nous a raconté plus d'une fois Dom Bourigaud, je fus violemment tenté de me jeter moi aussi aux pieds du Père Abbé, et de demander, moi aussi, la miséricorde de Dieu et la confraternité des moines. Mais je n'osai. » Osa-t-il, du moins, s'offrir à Dom Guéranger en particulier ? Nous le croyons. Seulement, Dom Guéranger n'avait pas coutume de pratiquer le « *Compelle intrare* », même à l'égard des vocations qui se présentaient à lui : il les laissait se mûrir et se déterminer sous le souffle de l'Esprit-Saint, et il n'agissait qu'ensuite. Il ne voulut donc pas trancher le cas, et se contenta, semble-t-il, d'encourager notre prêtre-artiste à développer son talent pour la peinture, déclarant qu'il serait heureux, le moment venu, de l'admettre dans sa famille religieuse, vu qu'il n'y a pas d'incompatibilité absolue entre la vocation bénédictine et la vocation artistique.

(A suivre.)

### L'éducation du sacrifice

Une date et un lieu que je préfère ne pas préciser. Je suis dans un bourg très croyant. Les catholiques sont massés autour de l'église, et ils la défendent contre un groupe d'agresseurs qui sont venus des pays voisins. On se menace ; il y a des provocations échangées ; il y a des coups, et, d'un moment à l'autre, la mort peut prendre du service dans un camp ou dans l'autre. Presque au premier rang, parmi les hommes qui se sont groupés sur les marches, devant la grande porte, et qui crient : « Liberté ! Liberté ! Nous défendons l'église ! » une femme s'est glissée. Dans le remous de la foule qui la porte en avant ou la fait reculer, je la reconnais à l'aile blanche de son bonnet. D'autres fois, je ne distingue plus le bonnet, mais je vois deux bras levés et, au bout des bras, un petit de cinq à six ans, un petit frisé qui n'a pas peur, et qui regarde toute la place en mouvement.

— Regarde bien ! dit-elle. Écoute ! Regarde !

Des pierres volent. Les clameurs redoublent. Je m'approche de la femme.

— Que faites-vous là, la mère ? Allez-vous-en ! Il y a du danger pour l'enfant et pour vous. Allez-vous-en ? Votre place est chez vous !

Ah ! que croyez-vous qu'elle a fait, cette jeune mère ? Elle a levé son fils un peu plus haut, par-dessus la foule des hommes, elle a crié :

— Non ! il restera ! Je veux que sa religion lui entre dans le sang ! Regarde, petit ! Écoute ! Regarde !

Mère admirable, digne d'avoir un fils brave au service de son Dieu.

René BAZIN.

et au nom de toute la paroisse l'expression de sa profonde reconnaissance. Continuateurs du divin maître, ils sont venus et les aveugles voient. Ils sont venus et les boiteux marchent. Ils sont venus et les lépreux sont guéris. Ils sont venus et les sourds entendent. Ils sont venus et les morts ressuscitent. Ils sont venus et l'Évangile est annoncé aux pauvres. Et voilà pourquoi tous gardent au meilleur de leur cœur le souvenir du bien qu'ils ont fait. Et voilà pourquoi la prière montera souvent de leurs lèvres pour que Dieu rende leur ministère auprès des âmes de plus en plus fructueux.

Et maintenant chacun se retire emportant au fond de son cœur le souvenir de la mission et le parfum des grâces reçues.

X\*\*\*.

### Dom Bourigaud, abbé de Saint-Martin de Ligugé

(suite et fin)

Notre professeur, on le voit, n'était passé à Solesmes, en 1853, qu'à titre d'hôte, du moins officiellement. Mais il avait emporté au cœur le désir d'y revenir un jour, l'espérance d'y rester enfin, à titre de religieux. La Bible nous apprend que le patriarche Jacob dut attendre deux fois sept ans la main de Rachel, en qui la tradition des Docteurs et des Saints a toujours vu la plus belle figure de la vie contemplative dans l'Ancien Testament. Il en devait être ainsi pour l'abbé Joseph Bourigaud : celui-ci, en effet, ne revint à Solesmes définitivement, pour y embrasser la vie monastique, qui est une vie contemplative, qu'en 1867, c'est-à-dire quatorze ans après sa première visite. Y revint-il dans l'intervalle, en passant ? Probablement ; pendant son séjour à Paris, à l'occasion de ses voyages en Anjou, et, plus probablement encore, durant les sept ans qu'il fut fixé à La Romagne, après son séjour d'Italie.

Ce que D. Bourigaud nous a affirmé, c'est que, durant sa première visite à Solesmes, D. Ferron lui aurait demandé ce que devenait l'abbé Charles Couturier, donnant ainsi à entendre au professeur de dessin, que le professeur d'histoire songeait, de son côté, à se faire bénédictin. L'abbé Couturier se serait donc annoncé à Solesmes plusieurs mois avant le voyage qu'il fit en septembre, la même année, et durant lequel il alla, à son tour, à Notre-Dame-du-Chêne avec D. Ferron. On écrit, pourtant, que M. Charles Couturier, allant de Combrée à la Trappe du Port-du-Salut pour y faire une retraite, ne s'était détourné de Port-du-Salut vers Solesmes qu'au dernier moment. Toujours est-il que le P. Alleaume fut suivi à Solesmes d'assez nombreux Angevins, parmi lesquels nous citerons seulement les professeurs et les élèves de Combrée, à cause de leurs rapports avec l'abbé Bourigaud. En 1854, arrivaient au monastère trois nouveaux Combréens : M. Charles Couturier, premier titulaire du cours d'Histoire ; M. François Chamard, maître d'études, et un autre maître d'études, qu'il est inutile de nommer, puisqu'il ne tarda pas à revenir en arrière ; en

1857, M. Follenfant, ancien élève et professeur de Combrée, vicaire à Saint-Serge d'Angers, futur curé de Solesmes ; en 1859, M. Etienne Leduc, ancien élève, aumônier à Angers, chanoine honoraire ; enfin, en 1861, M. Georges Legeay, ancien élève de Combrée, quoique originaire de Pontlevoy, au diocèse de Blois, entré à Solesmes simple tonsuré. « L'épidémie monastique » sévissait donc plus fortement que jamais dans le grand et beau diocèse du vénérable Mgr Angebault, et spécialement dans sa chère maison de Combrée ! Or, l'abbé Joseph Bourigaud avait eu M. Charles Couturier pour professeur en cinquième et en quatrième, puis pour collègue et ami ; il avait connu M. Chamard, élève à Cholet et à Combrée, avant de le voir maître d'études ; il avait eu M. Follenfant pour condisciple et pour collègue, et il restait son ami ; enfin, il avait eu M. Legeay pour élève en huitième ! Dès 1854, en quittant Combrée pour Solesmes, où il emmenait triomphalement deux Maîtres d'études, l'abbé Charles Couturier avait compté emmener aussi le bon abbé Joseph Bourigaud, le plus aimé peut-être et le plus aimant de tous ses disciples : « Que faites-vous dans le monde, vous qui êtes supérieur au monde ? » lui disait-il, en termes plus ou moins approchants de l'apostrophe de saint Jérôme à son ami Héliodore. Mais, depuis le séjour à Brantôme en 1852, l'abbé Joseph Bourigaud était attendu à Paris, comme élève de M. Lafon, comme précepteur des enfants, comme ami de toute la famille. Il objecta donc des engagements pris, et, tandis que l'abbé Charles Couturier partait pour Solesmes avec ses deux conquêtes, il partit, lui, pour Paris. Plus tard, devant nous, il s'est demandé s'il n'eût pas mieux fait d'entrer à Solesmes à la suite de Dom Charles Couturier, en 1854, puisque l'exemple de D. Alleaume n'avait pas suffi à le conquérir l'année précédente. S'il fût entré alors, nous en aurions fini comme lui avec les péripéties de sa vocation, tandis qu'il nous a fallu mentionner de nouveau son départ pour Paris, et qu'il nous faut rappeler encore son séjour de Rome et son séjour de la Romagne. Vu le cœur sensible et délicat de notre prêtre-artiste, comme il a dû être touché, où qu'il fût, à la nouvelle de chaque entrée, de chaque vêtue, de chaque profession d'Angevin, et surtout de Combréen, dans le cloître de Solesmes !

C'est surtout durant le séjour de M. Joseph Bourigaud à La Romagne (1860-1867), que nous voyons les préoccupations religieuses et monastiques se mêler chez lui aux préoccupations de l'artiste et du peintre. D'après un de ses carnets, il se trouvait en pèlerinage artistique à l'église de Saint-Pierre de Chauvigny, le 30 août 1861. D'autre part, lui-même nous a raconté qu'il était allé (et ce doit être à la même époque) à Saint-Savin-sur-Gartempe et à Saint-Martin de Ligugé : à Saint-Savin-sur-Gartempe, pour étudier les célèbres peintures murales de l'antique église abbatiale ; à Saint-Martin de Ligugé, pour revoir et consulter (le mot n'est pas de nous, mais de lui) les moines Combréens que D. Guéranger y avait successivement envoyés, à l'époque ou depuis l'époque de la restauration de ce vénérable monastère. Quel fut, au juste, le résultat de la consultation ? Nous l'ignorons. Ce que nous savons,

c'est que l'abbé Joseph Bourigaud devint peu après vicaire de son frère, pour plusieurs années, et qu'il fit en 1865, 1866 et 1867, la plupart de ses travaux de peinture à La Romagne et ailleurs. Mais le prêtre-artiste dut tressaillir, en 1865, quand il sut que M. Lafon était à Solesmes avec Louis Veillot, et y faisait le portrait de D. Guéranger; puis, en 1866, en apprenant que l'un des fils du peintre, l'un de ses petits élèves de Paris, venait à son tour d'entrer au noviciat de Solesmes.

A cette époque, M. Joseph Bourigaud n'était plus vicaire en titre, et paraissait absorbé par ses travaux artistiques. En réalité, il était toujours partagé entre deux désirs : celui d'exécuter entièrement le plan des peintures murales qu'il avait conçu, et celui de répondre à une vocation monastique de plus en plus pressante. Il finit par écrire à D. Charles Couturier, son propre maître, collègue et ami de Combrée, devenu, à Solesmes, maître des Novices, prieur du monastère et confesseur de D. Guéranger. C'était vers la fête de saint Benoît de l'année 1867. Précisément, D. Guéranger était allé à Poitiers, où l'appelait M<sup>sr</sup> Pie, et à Ligugé, à l'occasion d'une cérémonie dont l'historien du grand Abbé nous parle en ces termes : « Le dimanche 24 mars eut lieu la dédicace des trois autels de l'église abbatiale de Ligugé. L'évêque de Poitiers dédia l'autel majeur, l'abbé de Solesmes, l'autel de la Sainte Vierge, l'abbé de Ligugé (D. Bastide) l'autel de Saint-Savin, moine de Ligugé avant d'aller dans le pays des Pyrénées, où il a laissé des traces de son nom (tome II, p. 323). » Quand D. Guéranger fut de retour à Solesmes, D. Couturier lui montra la lettre de notre prêtre-artiste, et répondit enfin à celui-ci, en date du 5 avril. Le Père Abbé avait lu sa lettre avec un grand intérêt. Il admirait son dévouement à sa vocation, et le regardait dès lors comme un enfant de Solesmes. Il désirait le recevoir le plus tôt possible; mais, d'autre part, aimait trop l'art chrétien pour ne pas comprendre le regret légitime de laisser inachevée une œuvre dont l'idée lui paraissait très belle, largement conçue, et digne de passionner un véritable artiste. Le cher correspondant n'avait qu'à calculer, et à faire savoir combien de temps il lui faudrait pour finir. Alors D. Guéranger pourrait répondre d'une manière plus précise encore. Le Noviciat priait tous les jours saint Joseph, qui était son père nourricier, en même temps que le patron de M. Bourigaud. Enfin, le Père Abbé envoyait sa bénédiction par l'intermédiaire du Père Maître et Prieur, qui signait : Un vieil ami !

L'abbé Joseph Bourigaud était donc désiré et attendu à Solesmes, par le noviciat, par D. Couturier, son vieux maître et ami, et par D. Guéranger, qui le considérait déjà comme un de ses enfants. Mais il fallait compter avec l'évêque d'Angers. Or, cet évêque était toujours M<sup>sr</sup> Angebault qui, d'autre part, s'était si longtemps opposé au mouvement des vocations en faveur de Solesmes et de D. Guéranger, et qui, d'une part, avait conféré tous les ordres mineurs et majeurs à l'abbé Joseph Bourigaud, et se plaisait à le considérer comme son prêtre diocésain. Il ne convenait pas que notre prêtre-artiste entrât à Solesmes à l'insu de son évêque ou malgré lui. De là, une lettre au prélat qui, dans sa réponse très

bienveillante (24 mai 1867), exprime son regret de voir s'évanouir les espérances artistiques conçues; il engage son prêtre, son peintre, à réfléchir, avant d'entrer au monastère, s'offrant à le favoriser encore, s'il renonce à cette entrée. Finalement, comme il part pour Rome, il donne rendez-vous après son retour. M. Bourigaud avisa de cette réponse D. Guéranger qui, pour écrire plus promptement, dicta au chancelier de l'abbaye, D. Noël, aujourd'hui le doyen d'âge et de profession de notre Congrégation, une lettre ainsi conçue, en substance : « Je ne veux pas vous causer le moindre désagrément, mais soyez assuré qu'il me sera très agréable de vous voir arriver : tôt vaudra mieux que tard (7 juin). »

La Providence, nous a confié D. Bourigaud, sembla vouloir lui venir en aide; le salpêtre envahit les murs de l'église de la Romagne, comme aussi ceux de l'église de Brantôme. A cette vue, l'artiste sentit son cœur se détacher quelque peu de son œuvre, pour se tourner de plus en plus vers Solesmes et le cloître. Aussi écrivit-il à M<sup>sr</sup> Angebault, revenu de Rome, qu'il persistait dans sa vocation bénédictine. L'évêque donna son consentement, non sans quelque regret, souhaitant que, puisqu'il n'avait pu réaliser ses projets artistiques dans le clergé séculier, il pût, du moins, utiliser ses talents en religion (18 juillet). A Solesmes, au contraire; on se réjouissait. A celui qu'il commençait par appeler, tout d'abord, son cher Joseph, le vieil ami D. Couturier envoyait (21 juillet), pour protéger le départ de La Romagne et de l'Anjou, une nouvelle bénédiction du Père Abbé D. Guéranger, qui serait bien content d'ouvrir les portes de la vie religieuse à celui dont il avait encouragé les premiers pas dans la carrière des arts. Il fallait que le prêtre artiste ne manquât pas d'apporter ses cartons à Solesmes, afin qu'on pût se faire une juste idée de la vie qu'il avait su donner aux grandes scènes peintes dans le chœur et la principale nef de l'église de La Romagne. Et la lettre se terminait ainsi : « A bientôt donc, cher ami. Que les bons Anges vous conduisent heureusement au milieu de nous ! c'est la prière que fait pour vous un vieil ami qui vous aime tendrement : fr. Ch. Couturier, m. b. »

Quatre jours après la lettre qui précède, c'est-à-dire le 25 juillet 1867, le jour de la fête de saint Jacques, comme nous l'avons déjà dit, l'abbé Joseph Bourigaud quittait donc définitivement La Romagne pour Solesmes, et le monde pour le cloître. Il entrait dans la seconde période de sa vie. Cette période, qui a duré quarante-trois ans, doit s'appeler, à son tour, une vie de moine, d'abbé, de patriarche, enfin; car D. Bourigaud a vécu dans le cloître neuf ans comme simple moine, près de trente comme abbé en charge, et plus de quatre comme abbé démissionnaire, qui se recueille et meurt à la façon d'un patriarche.

Dom Émile AUGOUARD.

### Une œuvre à étudier

*Les Comités paroissiaux.* — Ils ont été très recommandés dans ces dernières années. Ceux qui veulent s'en faire une juste notion

## **BOURIGAUD 931 Joseph (1821-1910)**

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1847 à 1850

Combrée (professeur de huitième) de diocèse d'Angers de 1850 à 1851

Combrée (professeur de dessin) de diocèse d'Angers de 1851 à 1854